Atelier de réflexion philosophique

Espace st-Hilaire, Niort : 2020-2021

 *séance ?*

De la nature et des hommes : pouvoir et violence

*« Chaque chrétien est appelé à se convertir*

*au Dieu Créateur » (Jean-Paul II).*

*« Je veux vivre la théologie de la nature. Je veux ici et aujourd’hui,*

*découvrir mon charisme par rapport à la nature*

*et ainsi, à ma manière, marcher à la suite du Créateur Sauveur »*

*(Ganoczy, Théologie de la nature, Desclée,1988).*

Nous exprimons notre dette à

Corine Pelluchon, *Eléments pour une éthique de la vulnérabilité*, Cerf, 2011[[1]](#footnote-1).

Corine Pelluchon, *Réparons le monde,* Rivages poche, 2010[[2]](#footnote-2)

Corine Pelluchon, *Les Lumières à l’âge du vivant*, Seuil,2021

Pape François, *Loué sois-tu (Laudato si*), Bayard, Cerf, Mame, 2015[[3]](#footnote-3)

Elisabeth de Fontenay, *Actes de naissance*, Seuil, 2011.

1 – Introduction

1.1 – Le souci écologique, la cause écologique

La nature est devenue un de nos grands **soucis** : comment la respecter tout en l’habitant et tout en jouissant ? Et surtout comment la transmettre tout en en usant dans le présent de la vie du monde.

Il nous tourmente, en effet, ce souci nouveau pour la nature. Il nous tourmente à la hauteur du bienfait que nous en recevons, qui est un bienfait pour touts les hommes, passés, présents et à venir.

Le grand ressort de la réflexion est cet **amour** de la nature qui nous motive : le passage par l’affectif, seul, peut faire bouger les habitudes, nous bouger et de nous amener à opérer une véritable « conversion écologique »

Dans notre atelier consacré à la **violence**, voilà bien une **agression** épouvantable, celle que nous infligeons à la nature. Dans cette agression, il y a à n’en pas douter un **quasi instinct de domination** à l’œuvre : nous sommes violents, parce que dominants. C’est cette domination injustifiée qui nous occupe dans cette séance – et dans toutes. C’était le propos du pape François dans son encyclique *Laudato si :*

1.2 – *Laudato si*

Nous avons la chance de pouvoir bénéficier d’un texte écologique majeure, l’encyclique du pape François Pape François, *Loué sois-tu (Laudato si*) du 24 mai 2015. C’est un texte référence pour l’écologie.

L’encyclique dénonce d’emblée la violence que l’homme fait subir à la terre, et la domination qui en est la cause : l’homme est **violent parce qu’il est dominateur**. « On oublie que l’homme n’est pas seulement une liberté qui se crée soi-même, l‘homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature » ((Benoît XVI, cité p. 12). C’est cette attitude de domination qui est l’objet de notre étude.

« Loué sois-tu mon Seigneur, chantait saint François d’Assise. Dans ce beau cantique, il nous rappelait que notre **maison commune** est aussi comme une **sœur**, avec laquelle nous partageons l’existence et comme une **mère**, belle qui nous accueille à bras ouverts : « Loué sois-tu mon Seigneur, pour sœur notre mère la terre, qui nous soutient et nous gouverne, et produit divers fruits » (L.1,).

« **Cette sœur crie** en raison des dégâts que nous lui causons par l’utilisation irresponsable et par l’abus des biens que Dieu a déposés en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions **ses propriétaires et ses dominateurs**, autorisés à l’exploiter. La **violence** qu’il y a dans le cœur humain blessé par le péché se manifeste aussi à travers les symptômes de maladie que nous observons dans le sol, dans l’eau, dans l’air et dans les êtres vivants » (L. 2).

Le patriarche Bartholomée s’est beaucoup engagé dans cette sauvegarde de la nature. Il en voit la portée religieuse, spirituelle. Il pense qu’il y a péché à contrevenir aux lois de l’intégrité de la nature. C’est une offense à soi-même, aux autres, et à Dieu. Il emploi le vocabulaire très fort de la nature comme « sacrement », signe visible de la présence invisible au cœur de son œuvre de création :

Nous chrétiens, en outre, nous sommes appelés à

« accepter le monde comme **sacrement de communion,** comme manière de partager avec Dieu et avec le prochain à une échelle globale. C’est notre humble conviction que le divin et l’humain se rencontrent même dan les plus petits détails du vêtement sans coutures de la création de Dieu, jusque dans l’infime grain de poussière de notre planète » (Patriarche Bartholomée, *Discours* , cité L. 9).

1.3 – Le vocabulaire

 *(d'après* Roger Berthouzoz *Le Supplément n°169 p. 43).*

- Ecologie

D’abord, **discipline de la biologie**, elle a pour objet l’étude des relations des êtres avec leur milieu. Ce terme désigne aujourd’hui **l’application socio-culturelle de cette discipline**, les mesures et les actions destinées à protéger la nature et les équilibres biologiques. En ce sens, est écologique ce qui est respectueux de la nature.

**L’écologie est ensuite une science** (fondée par Ernt Haekel, zoologue et naturaliste allemand, 1834-1919), qui étudie les rapports d'un organisme vivant avec le milieu naturel. Comme elle est centrée sur la vie, on désigne son objet comme la **biosphère**, à savoir, le domaine de la vie sur la terre, formé par les organismes vivants eux-mêmes.

On distingue trois domaines de recherche :

- l'auto-écologie : le rapport d'une espèce donnée avec son milieu.

- la démécologie : les rapports entre les populations vivantes sur un territoire donné.

- l'étude des **écosystèmes** qui analyse les cycles des substances, dont les principales sont l'eau, l'O, le C et l'azote, et les flux énergétiques dans la biosphère, essentiellement liés à l'alimentation.

"L'écologie scientifique construit pas à pas une grille de lecture de la nature pour penser l'interdépendance des règnes (minéral, végétal, animal) ainsi que l'interdépendance des vivants à l'intérieur de systèmes de plus en plus vastes" (Michel Simon p. 9).

N.B. Ecologie : « ce concept renoue ainsi avec l’étymologie du mot écologie (*oikos*) commune à l’écologie, **science de l’habitat**, et à l’économie, **administration de la maison** » Corine Pelluchons, Ethique de la vulnérabilité, p. 62).

- L'Ecologisme

L'écologie est une science. L'écologisme désigne des **mouvements divers d'opinion et d'actions pour la protection de la nature et de l'environnement**. Il fait son unité autour d'actions concrètes. il utilise évidemment des théories. Ces militants peuvent plus ou moins s'appuyer sur la science de l'écologie. En fait on confond facilement la science et la militance. La militance se donnera des couverts scientifiques ; les savants voudront exercer un pouvoir sur la société et exercer une militance, au nom de la science écologique.

- Cosmos

Il s’agit de l’univers considéré comme un système bien **ordonné** pourvu d’une intégrité propre et d’un équilibre interne dynamique.

- Nature

Le concept de nature est très riche, un des plus complexes des concepts philosophiques (et théologiques). Même origine que le mot naissance en grec. ***Phusis*** signifiant devenir, aller vers un achèvement. C'est l'univers **en tant qu'il devient**, par des processus divers de développement. La physique chez les Anciens était "l'étude de ce qui advient dans le cours du temps" (Maldamé p. 81). La physique moderne a réduit cette étude des processus de la nature aux seuls phénomènes mesurables et susceptibles de traitement mathématique. On aurait tort de laisser tomber cette discipline de la physique, très riche, en évitant de la « réduire » à cette conception expérimentale.

Son sens a évolué. Trois stades :

Antiquité : connotation organique : naître et mourir.

Modernité : conception mécanique (horloge) avec les lois immuables de la nature, ou le jeu de loterie (le hasard et la nécessité).

Aujourd’hui on souligne **sa dynamique interne** (auto-organisation de la matière) et son histoire plus qu’improbable. Marge très étroite pour l’équilibre des quatre éléments fondamentaux, et pour la régulation de la température à la surface de la terre.

- Création

Il s’agit d’un concept proprement théologique. La création, en langage théologique désigne

soit l'acte de Dieu suscitant le monde,

soit le résultat de cette action, à savoir ce monde en tant qu'il est issu et relié au Dieu Créateur.

« La création a sa bonté et sa perfection propres, mais n’est pas sortie tout achevée des mains du Créateur. Elle est créée dans un état de cheminement (*in stat viae*) vers une perfection ultime encore à atteindre, à laquelle Dieu l’a destinée » (Cat. De l’Egl. Cath, 302).

- Environnement

Le terme recouvre le domaine de l'écologie, mais s'y ajoute, de manière spécifique, la considération du **résultat de l'activité de l'homme**, ainsi que de son interaction originale avec la nature.

1.4 – Notre propos : L’interférence de l’homme au sein de la nature

C’est surtout cela qui va nous occuper maintenant. La situation précise, aujourd’hui, est celle de l’interférence **puissante de l’activité humaine sur la nature environnementale**. On parle d’entrée dans l’anthropocène. L’anthropocène est une époque de l’histoire de la Terre qui a été proposée pour caractériser l’ensemble des événements géologiques qui se sont produits depuis que les activités humaines ont une incidence globale significative sur l’écosystème (Wikipedia).

« Nous n’habitons plus la même planète que nos aïeux : la leur était immense, la nôtre est toute petite… Les hommes se sont toujours représenté la Terre comme une géante sur l’épiderme de laquelle ils s’agitaient, passants éphémères, vivant d’elle mais incapables d’affecter sa vie. **Pour la première fois dans l’histoire de l’humanité, la Terre nous apparaît petite.** Non seulement petite, mais fragile. Au-dessous de nous quelques pieds d’humus fertile, au-dessus de nous quelques kilomètres d’air respirable : nous nous savons désormais capables de corrompre cet air et de transformer ce sol en désert » (Bertrand de Jouvenel Arcadie. *Essais sur le mieux-vivre* (1968), Gallimard 2002, cité par Corine Pelluchon, *Eléments pour une éthique de la vulnérabilité*, Cerf, 2011, p. 13)[[4]](#footnote-4)

« Ces situations provoquent les gémissements des abandonnés du monde, dans une clameur exigeant de nous une autre direction. Nous n’avons jamais autant maltraité ni fait de mal à notre maison commune qu’en ces deux derniers siècles » (L. 53).

2 – La crise écologique

*Nous suivons Laudato si du pape Frnçois.*

Le pape analyse ce qu’a d’inédit, cette question aujourd’hui.

**L’accélération** **des changements** de l’humanité et de la planète qui s’associe aujourd’hui à l’intensification des rythmes de vie et de travail » (L.18). Cette rapidité des changements aujourd’hui « contraste avec la lenteur naturelle de l’évolution biologique » (L. 18).

La prise de conscience de la gravité du problème : ceci aussi fait partie de la situation nouvelle : la **prise de conscience** de l’irrationalité de la confiance au progrès. « On observe une sensibilité croissante concernant aussi bien l’environnement que la protection de la nature, tout comme une sincère et douloureuse préoccupation grandit pour ce qui arrive à notre planète » (p. 22)

Invitation à « prendre une **douloureuse conscience** d’oser transformer en souffrance personnelle, ce qui se passe dans notre monde… » (L. 19).

Puis il passe en revue les grandes menaces écologiques d’aujour’hui.

- La **pollution**

Polluants atmosphériques produisant de graves effets sur la santé (le pape ajoute toujours dans ces différents cas, particulièrement graves pour les pauvres).

Pollution venant des moyens de transport, des fumées de l’industrie, fertilisants du sol, insecticides, fongicides, désherbants et agrochimiques toxiques en général.

Grande quantité d’ordures dangereuses, dont beaucoup non-biodégradables ; déchets domestiques et commerciaux, déchets de démolition, des déchets cliniques, électroniques et industriels, déchets toxiques et radioactifs. « La terre, notre maison commune, semble se transformer toujours davantage en un « immense dépotoir » (L. 21).

En lien avec les déchets, se pose la question de leur reconversion. Cela interroge notre manière de production. Réflexion sur notre manière de produire. Prise de conscience de la nécessité d’un « modèle circulaire de production » (p. 24). Cette prise de conscience s’origine dans la considération du modèle des écosystèmes, du fonctionnement de la nature elle-même : « Il nous coûte de reconnaître que le fonctionnement des écosystèmes naturels est exemplaire : les plantes synthétisent des substances qui alimentent les herbivores ; ceux-ci à leur tour alimentent les carnivores, qui fournissent d’importantes quantités de déchets organiques, lesquels donnent lieu à une nouvelle génération de végétaux. En revanche le système industriel n’a pas développé en fin de cycle de production et de consommation, la capacité d(absorber et de réutiliser déchets et ordures. On n’est pas encore arrivé à adopter un modèle circulaire de production » (L. 22).

- Le **climat** agressé, fragilisé.

C’est la grande question du réchauffement climatique. Avec ses conséquences néfastes : élévation du niveau de la mer, augmentation d’événements météorologiques extrêmes, fonte des glaces polaires et celles des plaines d’altitude, disparition des forêts tropicales, acidité des océans. « Il y a, certes, d’autres facteurs (comme le volcanisme, les variations de l’orbite et de l’axe de la terre, le cycle solaire), mais de nombreuses études scientifiques signalent que la plus grande partie du réchauffement global des dernières décennies est due à la trop grande concentration de gaz à effet de serre (dioxyde de carbone, méthane, oxyde de nitrogène et autres) émis surtout à cause de l’activité humaine » (L. 24).

Conséquences humaines considérables, par exemple de l’élévation du niveau de la mer : le quart de la population mondiale vit au bord de la mer ou très proche, et la plupart des mégapoles sont situées en zone côtière (d’après L. 25). Migrations d’animaux et de végétaux, et aussi des hommes, spécialement les plus pauvres. …

Cependant bien des remèdes commencent d’être apportés : évolution des moyen de production et de transport qui consomment moins d’énergie et requièrent moins de matière première, comme dans le domaine de la construction et de la rénovation d’édifices

- La question de **l’eau**

Epuisement des ressources naturelles. Nous ne pouvons plus maintenir notre capacité de consommation.

Problème particulièrement important de l’eau. Problème de la qualité de l’eau pour les pauvres.

« Tandis que la qualité de l’eau disponible se détériore constamment, il y a une tendance croissante, à certains endroits, à privatiser cette ressource limitée, transformée en marchandise sujette aux lois du marché. En réalité, l’accès à l’eau potable et sûre est un droit fondamental primordial, fondamental et universel, parce qu’il détermine la survie des personnes, et par conséquent il est une condition pour l’exercice des autres droits humains » (L. 30).

« Les impacts sur l’environnement pourraient affecter des milliers de millions de personnes, et il est prévisible que le contrôle de l’eau par de grandes entreprises mondiales deviendra l’une des principales sources de conflits de ce siècle » (L. 31).

- La perte de la **biodiversité**

Disparition d’espèces due à l’activité commerciale et productive de l’homme (disparition de forêts et d’autres végétations, monocultures agricoles, déchets industriels, méthode destructive de pêche)

« L’immense majorité disparaît pour des raisons qui tiennent à une action humaine. A cause de nous, des milliers d’espèces ne rendront plus gloire à Dieu par leur existence et ne pourront plus nous communiquer leur propre message » (L. 34).

Perte des micro-organismes si utiles pour établir l’équilibre d’un lieu, utiles pour l’agriculture…

Fragmentation de l’espace rendant les déplacements et les migrations animales impossibles.

« Dans la préservation de la biodiversité, les spécialistes insistent sur la nécessité d’accorder une attention spéciale aux zones les plus riches en variétés d’espèces, aux espèces endémiques rares ou ayant un faible degré de protection effective ». Par exemple la forêt amazonienne, le bassin du fleuve Congo, les grandes surfaces aquifères et les glaciers (d’après L. 36). Préserver les océans qui « constituent la majeure partie de l’eau de la planète, mais aussi la majeure partie de la grande variété des êtres vivants. Problèmes de la pêche. Les barrières de corail « qui équivalent aux grandes forêts de la terre, parce qu’elles hébergent approximativement un million d’espèces… » (L. 41).

- Baisse de la **qualité de vie**

Croissance démesurée et désordonnée de beaucoup de villes et des pollutions sonores, visuelles (chaos urbain, espace livré au ciment, à l’asphalte, au verre et aux métaux « privés du contact physique avec la nature » (L. 44).

Instabilités sociales considérables : fragmentation sociale, violence, agressivités sociales, drogue. « Certains de ces signes sont en même temps des symptômes d’une vraie dégradation sociale, d’une rupture silencieuse des liens d’intégration et de communion sociale » (L. 45). Omniprésence des moyens numériques, du bruit de la communication, de l’information devenue divertissement (L. 47)). Perte des relations vivantes par le type de communication transitant par Internet.

« …avec l’offre écrasante de ces produits se développe une profonde et mélancolique insatisfaction dans les relations interpersonnelles, ou un isolement dommageable » (L. p. 47)).

 3 – Les rapports de l’homme à la nature

Trois « modèles »

« Trois positions concernant le rapport de l’homme à la nature ont eu cours,dans la pensée occidentale : celle du **despote**, où l’homme a tous les droits ; celle de **l’intendant** où l’homme est le gardien de ce qui lui a été confié ; et celle du **coopérateur** où il travaille à perfectionner la nature et à développer ses potentialités (V. p. 62).

- L’homme a **tous** les droits.

Il s’agit d’une relation dominatrice et intéressée à la nature, sans s’occuper de son **« ordre » à elle**, de ses lois… On reproche cela à Descartes à tort, lui pour qui « la nature doit être connue et utilisée en vue du bien-être et de la santé de l’homme, mais qui n’imaginait pas que l’ordre des lois de la nature, qu’il nomme causes secondes, pût être déréglé par l’homme » (Vp. 63).

- L’homme **intendant** de la nature.

Elle est très courante dans la sphère du christianisme, à partir des récits de la Genèse. Cette position a été toutefois critiquée, puisqu’il est dit que l’homme domine la nature, les animaux… (dans le premier récit de la Création) et peut en faire ce qu’il veut. Corine Pelluchon observe à juste titre, pour « défendre » le texte de la Genèse (Gn 1,1 – 2,4) à qui on reproche d’être la source du dérèglement écologique, que « la démesure de la technologie contemporaine se laisse difficilement déduire de cette source religieuse  (contre la position tonitruante de Lynn White dans son article de 1967 intitulé « Les racines historiques de notre crise écologique ».

- L’homme **intégré** à la nature.

Mais il y a le deuxième récit de la création (Gn 1, 5- 24) : « Dieu tire l’homme et les autres créatures de la poussière de la terre, soulignant une connivence entre elles qui fera dire à Callicott, que le second récit de la création équivaut non au modèle de l’intendance, mais à celui de **la citoyenneté écologique** » (V.p. 65).

Pour l’auteure, la conception de l’intendance n’est pas suffisante. Elle peut justifier au niveau individuel et dans les sociétés traditionnelles, une attitude de respect à l’égard de la terre, cultivée de telle sorte qu’elle reste productive et en bonne santé et que les autres hommes ne soient pas affamés… mais elle est en décalage incroyable avec les pratiques contemporaines. L’auteure promeut ce troisième « modèle ».

« Loin de se réduire à l’opposition entre anthropocentrisme et écocentrisme, l’apport de l’éthique de la terre d’Aldo Leopold est de considérer **la valeur de la terre au-delà de l’intérêt économique lié à l’usage** que nous en faisons et de définir la relation de l’homme à la terre, c’est-à-dire ce que nous sommes au sein de la communauté biotique. Cette relation qui oriente l’économie et implique la révision de nos instances politiques suppose des changements au niveau de nos catégories ontologiques : elle requiert un autre concept de la terre et **une autre image de l’homme** La communauté des hommes n’est donc pas la seule qui doive être prise en compte… (Vp. 60).

4 - Une éthique de la terre

Voici donc les principes pouvant diriger une éthique de la terre.

- Le principe de la valeur **intrinsèque**.

« Le bien-être et l’épanouissement de la vie humaine et non humaine sur terre ont une valeur intrinsèque. La valeur des formes de vie non humaines est indépendante de l’utilité qu’elles peuvent avoir pour des fins humaines limitées » (cité p. 79). Importance de ce « bien-être » et de cet « épanouissement ». Il ne s’agit pas d’une vision béate qui sacraliserait la nature en raison de sa valeur intrinsèque : « le respect de la nature n’équivaut pas à une éthique sacralisant la vie et fermant les yeux sur la prédation ou même sur les chaînes alimentaires… (V.p. 79).

« Aujourd’hui l’Eglise ne dit pas seulement que les autres créatures sont complètement subordonnées au bien de l’homme, comme si elles n’avaient aucune valeur en elles-mêmes et que nous pouvions en disposer à volonté… Le Catéchisme remet en cause de manière très directe et insistante, ce qui serait un anthropomorphisme déviant : « Chaque créature possède sa bonté et sa perfection propres…Les différentes créatures, **voulues en leur être propre**, reflètent, chacune à sa façon le rayon de la sagesse et de la bonté de Dieu. C’est pour cela que l’homme doit respecter la bonté propre de chaque créature pour éviter un usage désordonné des choses » (*Catéchisme de l’Eglise catholique*, §339) » (Pape François)

- le principe de la valeur de la **diversité**.

« La diversité et la richesse des formes de vie… contribuent à l’épanouissement de la vie humaine et non humaine sur la terre » (cité p. 81). « La préservation de la biodiversité exige de dépasser le point de vue utilitaire et de considérer la diversité comme un bien qui a sa fin en lui-même » (p. 81). Le non-respect de cette diversité est **un non-respect des cultures humaines**. « La disparition de l’éléphant fait perdre à l’Afrique quelque chose qui est irremplaçable et qu’il est difficile de qualifier et même d’exprimer, sinon en parlant de son « âme », et de qui la fait telle ou telle » (V. p. 82).

- Le paramètre des **besoins vitaux**.

Il faut bien que les hommes vivent et se nourrissent : ils ont des besoins vitaux incompressibles. Et là, ne peut-on pas légitimer une certaine violence ?

« Les humains n’ont pas le droit de réduire cette richesse et cette diversité, sauf pour satisfaire les besoins vitaux » (cité p. 83). La limite à ce respect absolu de la valeur intrinsèque et de la vie de chaque espèce particulière est que les besoins vitaux doivent être assurés. « L’idée était, comme chez Claude Lévi-Strauss, de suggérer que les droits de l’homme à user de tout ce qui est bon pour sa vie et son bien-être ne sont pas absolus, mais doivent rencontrer une limite qui est de ne pas menacer la survie des autres espèces » (V. p. 83)

 « L’exception à ce principe (respect intégral de l’existence des formes non humaines) est cependant plus qu’une concession. Elle signifie que, entre deux maux, la misère économique est la pire. On ne peut conduire une politique de protection de la biodiversité au détriment d’une population ou d’une partie de la population » (V.p. 83).

Exemple de la préservation de la baleine bleue et du requin, qui a pour limite la survivance alimentaire de population. Alors il faut discuter, quand des conflits de devoirs apparaissent.

- Une « **réserve écologique** »

Dénonciation du caractère excessif et destructeur des interventions humaines dans la nature. Ceci doit se corriger par une sanctuarisation de « réserves écologiques.

« Pour rendre possible la coexistence des formes de vie, il est nécessaire que l’homme ne colonise pas toute la nature. Les réserves où l’homme tente de contribuer au maintien de la diversité en veillant à la reproduction des individus qui appartiennent à des espèce menacées, réparant ainsi les dégâts qu’il a causés, et les endroits totalement vierges sont une manière de « laisser la marge ». Une relation éthique à la terre exhorte à réévaluer **l’espace** que l’homme occupe. C’est ici que s’opère le lien entre le respect de la nature et les considérations sur les conséquences de l’augmentation de la population humaine » (Vp. 85).

Certes il ne faudrait pas en conclure que la limitation de l’espace humain nécessiterait une réduction des naissances. Ceci est plus compliqué et mérite réflexion et vigilance : refus du malthusianisme.

**- Une écologie globale**

L’éthique environnementale date, comme l’éthique animale des années 1970. Depuis, il y a eu un déplacement en direction d’une éthique plus globale sur notre habitation de la terre (R. p. 148). L’interrogation est devenue plus philosophique (R. p. 148).

« Le passage de l’éthique environnementale, centrée sur la protection de la biosphère, à une philosophie remplaçant le dualisme nature/culture propre à la tradition occidentale par une réflexion **sur les milieux** pensés dans leur dimension écouménale, à la fois géographique et sociale, a renouvelé d’écologie. La prise en compte de la matérialité de notre existence, qui implique que l’écologie soit **articulée à une réflexion sur la condition humaine, a mis au jour un sujet incarné et relationnel.** Ce dernier ne saurait être conçu comme un individu hors sol, défini par la seule liberté et abstraction faite de sa dépendance à l’égard de l’environnement et des autres vivants » (R. p. 149).

Les trois dimensions à tenir ensemble : « l’écologie environnementale, liée à la dégradation des ressources ; l’écologie sociale, attachée aux enjeux de justice sociale et à l’organisation du travail ; l’écologie mentale, indéparable de la prise en compte du rôle de la nature et des autres vivants dans notre vie » (R. p. 160).

Cette prise en compte holiste fait que l’écologie animale a été unie à l’écologie environnementale et à l’écologie humaine. Une grande nouveauté.

Le pape reprend ce même enseignement sur une écologie holiste :

« L’environnement humain et l’environnement naturel se dégradent ensemble, et nous ne pourrons pas affronter adéquatement la dégradation de l’environnement si nous ne prêtons pas attention aux causes qui sont en rapport avec la dégradation humaine et sociale » (L. 48).

« Aujourd’hui nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu’une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l’environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres » (L. 49).

Il plaide pour une éducation environnementale englobante :

« Si au commencement elle était très axée sur l’information scientifique ainsi que sur la sensibilisation et la prévention de risques environnementaux, à présent cette éducation tend à inclure ne critique des « mythes » de la modernité (individualisme, progrès indéfini, concurrence, consumérisme, marché sans règles), fondés sur la raison instrumentale ; elle tend également à s’étendre aux différents niveaux de l’équilibre écologique : au niveau interne avec soi-même, au niveau solidaire avec les autres, au niveau naturel avec tous les êtres vivants, au niveau spirituel avec Dieu. L’éducation environnementale devrait nous disposer à faire ce saut vers le Mystère, à partir duquel une éthique écologique acquiert son sens le plus profond » L 210).

5 - L’homme moderne interrogé

*Nous suivons : Corine Pelluchon, Eléments pour une éthique de la vulnérabilité, Cerf, 2011.*

5.1 – Pourquoi la domination et la violence ?

Corine Pelluchon voit ce que la considération de la « communauté biotique » change en l’homme. En effet, la question à poser est : Qui est cet *homme violent ?* Le projet de l’auteure est d’aller au-delà d’une vision éthique de sauvegarde de la nature, consistant à répondre aux déficiences écologiques au cas par cas, pourrait-on dire – ce qui se fait plutôt bien, grâce aux politiques environnementales et aux nombreuses groupes et associations adonnés à la cause écologique. Elle va en-deçà, en posant la question : Pourquoi en sommes-nous arrivés là, à ces désastres et menaces. Elle veut faire une ontologie de cet homme prédateur, et propose une ontologie d’un homme « soumis » à la nature, tout en s’y retrouvant lui-même en matière de liberté, d’épanouissement, d’action… **Qui est cet homme violent ? Quel type de sujet est-il ?**

« Aucun changement éthique important ne s’est jamais produit sans un remaniement intime de nos loyautés, de nos affections, de nos centres d’intérêt et de nos convictions intellectuelles » (Léopold, cité p. 24-25). Aucun changement dans l’énoncé des priorités écologiques n’est possible, tant que l’on ne touche pas à la racine du problème qui renvoie à **la manière dont l’homme se pense dans la nature, mais aussi à la manière dont il se pense lui-même** » (V, p. 25).

« Loin de se réduire à l’opposition entre anthropocentrisme et écocentrisme, l’apport del’éthique de la terre d’Aldo Leopold est de considérer la valeur de la terre au-delà de l’intérêt économique lié à l’usage que nous en faisons et de définir la relation de l’homme à la terre, c’est-à-dire ce que nous sommes au sein de la communauté biotique. Cette relation qui oriente l’économie et implique la révision de nos instances politiques suppose des changements au niveau de nos catégories ontologiques : elle requiert un autre concept de la terre et **une autre image de l’homme** La communauté des hommes n’est donc pas la seule qui doive être prise en compte… (V, p. 60).

Cette position refuse un règlement simplement procédural (V.p. 77) visant à corriger les dérives écologiques, mais demande **une transformation de soi,** impliquant la bonne relation à la nature. Il s’agit d’intégrer à la considération de soi, en vue de cette considération, une bonne relation à la nature qui soit donc gratifiante pour le soi.

Invitation à une nouvelle *sophia (sagesse)*, une nouvelle réalisation de soi. Insistance

« sur les principes invitant chacun à se demander si son style de vie est conforme à une authentique réalisation de soi. L’individu apprécie les conséquences de ses modes de consommation et de production en réévaluant son rapport à la nature et en examinant, puis en corrigeant ses habitudes de pensée et de vie, qui sont souvent liées à des cadres théoriques hérités et dont les conséquences sont néfastes, à la fois pour soi et pour la communauté biotique. Cette insistance sur **le rapport de soi à soi par la réévaluation de son lien à la nature** n’équivaut pas forcément à un perfectionnisme moral au sens où certaines actions seraient considérées comme étant les seules nécessaires de la réalisation de Soi (V.p. 77).

5.2 – Un homme « en individuel »

La valorisation de l’individu et les limites d’une telle conception

Le sujet que nous sommes, aujourd’hui, est celui élaboré et vécu par les Modernes. C’est lui qu’il faut interroger. En particulier leur conception de la liberté : n’est-elle qu’autonomie ? Oui certes, la liberté ne se partage pas. Mais cette autonomie est-elle pure indépendance ? Voilà la question.

« Celle-ci (la situation écologique actuelle) se caractérise par la **valorisation de la sphère privée**, où chacun tente de maximiser ses intérêts et d’atteindre un bonheur qu’il définit à sa guise. Ce bonheur n’est pas dérangé par les affaires de l’Etat, ni considéré comme un support pour la vie publique, laquelle devient une sphère à part, un domaine dont se charge la classe des représentants. L’Etat doit garantir les conditions de ce bonheur privé… Ce mode d’organisation consacre l’individu comme une valeur suprême et détache la liberté de ce qui chez les Anciens, la définissait, c’est-à-dire, de la participation à la Cité, dont le bon fonctionnement et la défense primaient sur la vie de l’individu, comme le tout primait sur la partie qui n’avait pas d’existence hors de lui.

Il est donc question de corriger ce qu’il peut y avoir d’erroné dans la vision du monde qui est à l’origine de l’organisation sociale et politique ayant conduit à un modèle de développement dont la crise environnementale, économique et sociale actuelle fait ressortir les violences ordinaires et extraordinaires » (V.p. 19).

5.3 - Un homme en indépendance

« Car ce que met au jour la crise écologique, c’est précisément la nécessité **d’un retour à la dépendance** **de ce qui est « en commun** », pas seulement l’urgence de protéger les « biens communs » de l’humanité – ces biens premiers non privatisables, tels l’air, l’eau ou les terres cultivables qui doivent être sanctuarisées et faire l’objet d’un nouveau partage et de nouvelles modalités d’exploitation, pensées collectivement, équitablement et durablement. Un retour au « commun » qui doit être aussi la prise en compte de la pluralité interdépendance de l’humanité et du vivant. Autrement dit, un retour au commun que nous sommes **en tant que « terrestres »,** en tant qu’habitants de la Terre dont nous faisons partie et que chacun de nos actes… métamorphose.

En fait rien n’est plus éloigné de l’écologie que la notion **d’indépendance.** Car dans le vivant, rien n’est indépendant : tout est lié, imbriqué, interdépendant… Ce n’est que lorsque nous nous considérons nous-mêmes, en tant qu’êtres vivant et agissant…comme « immergés » dans la nature, lorsque nous réviserons notre position dans l’univers « pour ne plus nous placer au-dessus ou au centre, mais dedans et avec », avec les autres êtres humains aussi bien que les autres êtres vivants, que nous commencerons enfin à nous saisir sérieusement de la question écologique » (Fanny Lederlin, « Le travail dit « indépendant » : un inquiétant idéal », *Etudes*, mai 2021)

5.4 - Un homme en extériorité (et domination)

La posture de l’homme en extériorité par rapport à la nature est rendue certes possible, du fait de son intelligence et de sa volonté, mais est dramatique, étant source de supériorité dominatrice. Et en plus, se privant de liens féconds avec la nature dont il fait partie, il appauvrit son être même.

« De plus l’homme, dans cette vision du monde, est considéré comme **extérieur à la nature** et aux autres vivants, qui ne sont là que pour servir à ses fins. L’émergence de cet individualisme est solidaire de la révolution thermo-industrielle qui suppose une maîtrise possible de la nature et son utilisation optimale par le travail et la production. Il est contemporain de cette révolution et il l’a rendue possible, de même qu’il explique les excès qu’elle a entraînés » (V.p 21-22).

Une écologie humaine, du fait que l’homme qui vit dans la nature, a lui-même une « nature ».

« L’écologie humaine implique aussi quelque chose de très profond : la relation de la vie de l’être humain avec la loi naturelle inscrite dans sa propre nature, relation nécessaire pour pouvoir créer un environnement plus digne. Benoît XVI affirmait qu’il existe une « écologie de l’homme «  parce que « l’homme aussi possède une nature qu’il doit respecter et qu’il ne peut manipuler à volonté ». Dans ce sens, il faut reconnaître que notre propre corps nous met en relation directe avec l’environnement et avec les autres êtres vivants. L’acceptation de son propre corps comme don de Dieu est nécessaire pour accueillir et pour accepter le monde tout entier comme don du Père et maison commune ; tandis qu’une logique de domination sur son propre corps devient une logique, parfois subtile, de domination sur la création. Apprendre à recevoir son propre corps, à en prendre soin et à en respecter les significations, est essentiel pour une vraie écologie humaine » (124). Le pape fait état de la nature sexuée de l’homme, et qu’il ne s’agit pas d’effacer la différence sexuelle parce qu’elle ne sait plus s’y conformer » (L. 155).

6 – La part des religions

Corine Pelluchon analyse longuement la manière de changer cet homme dominateur. Outre l’appel qu’elle lance à l’exercice de la **vertu** (une éthique de la vertu), elle montre que l’approche **esthétique** de la nature peut grandement contribuer à sa sauvegarde. Elle voit en ce domaine le rôle que peuvent jouer les « **sagesses** » traditionnelles, et aussi les **religions** (même si elle fait le choix de ne pas développer cette questio pourtant intéressante.

Quelques jalons donnés par l’encyclique du pape.

« Les textes classiques peuvent offrir une signification pour toutes les époques, et ont une force de motivation qui ouvre toujours de nouveaux horizons… Est-il raisonnable et intelligent de les reléguer dans l’obscurité, seulement du fait qu’ils proviennent d’un contexte de croyance religieuse. En réalité, il est naïf de penser que les principes éthiques puissent se présenter de manière purement abstraite, détachés de tout contexte, et le fait qu’ils apparaissent dans un langage religieux ne les prive pas de toute valeur dans le débat public. Les principes éthiques que la raison est capable de percevoir peuvent réapparaître toujours de manière différente et être exprimés dans des langages divers, y compris religieux » (L.199).

 « Pour la tradition judéo-chrétienne, dire « création », c’est signifier plus que « nature », parce qu’il y a un rapport avec un projet de l’amour de Dieu dans lequel chaque créature a une valeur et une signification. La nature s’entend d’habitude comme un système qui s’analyse, se comprend et se gère, mais la création peut seulement être comprise comme **un don** qui surgit de la main ouverte du Père de tous, comme une réalité illuminée par l’amour qui nous appelle à une communion universelle » (L.76).

« L’aboutissement de la marche de l’univers se trouve dans la plénitude de Dieu, qui a été atteinte par le Christ ressuscité, axe de maturation universelle. Nous ajoutons ainsi un argument de plus pour rejeter toute domination despotique et irresponsable de l’être humain sur les autres créatures. La fin ultime des autres créatures, ce n’est pas nous. **Mais elles avancent toutes, avec nous et par nous, jusqu’au terme commun qui est Dieu**, dans une plénitude transcendante où le Christ ressuscité embrasse et illumine tout ; car l’être humain attiré par la plénitude du Christ, est appelé à reconduire toutes les créatures à leur Créateur (L. 83).

« Tout l’univers matériel est un langage de l’amour de Dieu, de sa tendresse démesurée envers nous. Le sol, l’eau, les montagnes, tout est caresse de Dieu » (L. 84).

« **Entendre chaque créature chanter l’hymne de son existence**, c’est vivre joyeusement dans l’amour de Dieu et dans l’espérance » (L. 86).

« L’ensemble de l’univers, avec ses relations multiples, révèle mieux l’inépuisable richesse de Dieu. St Thomas d’Aquin faisait remarquer avec sagesse que la multiplicité et la variété proviennent « de l’intention du premier agent », qui a voulu que « ce qui manque à chaque chose pour représenter la bonté divine soit supplée par les autres » parce qu’ « une seule créature ne saurait suffire à… représenter comme il convient » sa bonté » (L. 86).

« Cette conversion implique aussi **la conscience amoureuse de ne pas être déconnecté des autres créatures**, de former avec les autres êtres de l’univers une belle communion universelle. Pour le croyant, **le monde ne se contemple pas de l’extérieur mais de l’intérieur**, en reconnaissant les liens par lesquels le Père nous a unis à tous les êtres » (L. 220).

« La spiritualité chrétienne propose une autre manière de comprendre la qualité de vie et d’encourager un style de vie prophétique et contemplatif, capable d’aider à apprécier profondément les choses sans être obsédé par la consommation. Il est important d’assimiler un vieil enseignement, présent dans diverses traditions religieuses, et aussi dans la Bible. Il s’agit de la conviction que « moins est plus »…. La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu » (L. 222) «  La sobriété, qui est vécue avec liberté et de manière consciente, et libératrice.. » (L. 223).

« L‘univers se déploie en Dieu, qui le remplit tout entier. Il y a donc une mystique dans une feuille, dans un chemin, dans la rosée, dans le visage du pauvre… » (233).

« Les montagnes sont élevées ; elles sont fertiles, spacieuses, belles, gracieuses, fleuries et embaumées. Mon Bien-Aimé est pour moi ces montagnes. Les vallons solitaires sont paisibles, agréables, frais et ombragés. L’eau pure y coule en abondance. Ils charment et recréent les sens par leur végétation variée et par les chants mélodieux des oiseaux qui les habitent. Ils procurent la fraîcheur et le repos par la solitude et le silence qui y règnent. Mon Bien-Aimé est pour moi ces vallons » (Jean de la Croix, Cantique spirituel XIV 6-7, cité234).

Conclusion

Invitation à un nouveau commencement.

« Comme jamais auparavant dans l’histoire, notre destin commun nous invite à chercher un nouveau commencement… Faisons en sorte que notre époque soit reconnue dans l’histoire comme celle de l’éveil d’une nouvelle forme d’hommage à la vie, d’une ferme résolution d’atteindre à la durabilité, de l’accélération de sa lutte pour la justice et la paix et de l’heureuse célébration de la vie » *(La Charte de la terre,* La Haye, 29 juin 2000, cité 207).

Invitation à un nouvel humanisme.

« L’attitude fondamentale de se transcender, en rompant avec l’isolement de la conscience et l’autoréférentialité, est la racine qui permet toute attention aux autres et à l’environnement, et qui fait naître la réaction morale de prendre en compte l’impact que chaque action et chaque décision personnelle provoquent hors de soi-même » (L.208).

Notre réflexion pour l’année suivante portera sur le renouveau nécessaire de la conception ontologique de l’homme dans la nature, au sein des animaux, au milieu des autres hommes. Et pourquoi pas, une conception de l’homme vivant sa vie devant Dieu.

« De même, nous avons vu que le problème majeur de l’écologie, qui explique que les bonnes résolutions ne soient pas suivies de résultats concrets, de changements réels dans les styles de vie, réside dans le fait que la lutte contre la crise environnementale exige une éthique de la terre, un rapport à la nature qui ne soit pas seulement utilitaire. La crise environnementale ne peut être endiguée par la morale ou le droit, **mais par un changement dans la manière dont l’homme se pense et pense son rapport à l’autre que lui et à la nature. Un changement sur le plan ontologique est requis,** ce qui suppose la déconstruction de la philosophie u sujet et son remplacement par une autre pensée liée à la construction d’un concept de responsabilité » (*Ethique de la vulnérabilité* p. 219).

1. Indiqué « V » dans ce document. [↑](#footnote-ref-1)
2. Indiqué R dans ce document [↑](#footnote-ref-2)
3. Indiqué « L » dans ce document. [↑](#footnote-ref-3)
4. Indiqué « V » dans ce document. [↑](#footnote-ref-4)